

A stylized, colorful illustration of a town square. The buildings are rendered in various colors like red, orange, yellow, and blue, with simple window patterns. In the center is a large, light-colored fountain or well. The foreground shows silhouettes of people walking, and a prominent figure with long red hair is seen from behind, looking towards the square. The overall style is flat and graphic.

DUBRAVKA UGREŠIĆ

LE MINISTÈRE DE LA DOULEUR

TRADUCTION DE JANINE MATILLON

CITRES
3

Tanja Lucić est devenue professeure de littérature à l'Université d'Amsterdam après avoir fui la guerre en ex-Yougoslavie. Là-bas, elle donne des cours à une classe composée de jeunes exilés yougoslaves dont la plupart gagnent leur vie en confectionnant des vêtements pour le « Ministère de la douleur », une boutique sadomasochiste. Tous vivent dans la « Yougonostalgie », un attachement sentimental à ce qu'était leur pays avant son éclatement. Pour soigner leur mélancolie, Tanja leur propose d'écrire le récit de leur vie et la façon dont ils ont vécu la désintégration physique et culturelle de cet État. Mais cette méthode pédagogique inhabituelle n'est pas sans conséquences : bientôt, elle s'attire les foudres des uns, et ravive les tensions entre les autres... Dans ce roman où l'ironie et l'humour noir sont rois, Dubravka Ugrešić explore la douleur de la perte, l'isolement et la solitude auxquels ne saurait échapper aucun exilé. Que nous reste-t-il quand on a tout perdu – son pays, son foyer, et même sa langue ?

Née en 1949 à Kutina (Croatie), Dubravka Ugrešić est l'une des grandes écrivaines contemporaines. Diplômée de littérature russe et de littérature comparée, elle est l'autrice, notamment, de *L'Offensive du roman-fleuve* et du *Musée des redditions sans condition*. Ses positions farouchement anti-nationalistes l'ont forcée, en 1993, à quitter son pays et s'exiler aux Pays-Bas, où elle réside toujours.

**DUBRAVKA
UGREŠIĆ**

**LE MINISTÈRE
DE LA DOULEUR**

DE LA MÊME AUTRICE
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Le Musée des redditions sans condition



**DUBRAVKA
UGREŠIĆ**

**LE MINISTÈRE
DE LA
DOULEUR**

Traduit du croate
par Janine Matillon

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
MINISTARSTVO BOLI

Les huit premiers chapitres de ce roman ont été traduits par Mireille Robin.

© Pocket, Un département d'Univers poche, pour la traduction du *Magicien d'Oz*, de Frank L. Baum.

© Éditions Gallimard, pour la citation de *De la mort sans exagérer*, de Wisława Szymborska, traduit par Piotr Kaminsky.

© Editions Calmann-Lévy, 1988 pour la traduction de *Dans les montagnes des Pays-Bas* de Cees Nootboom, traduit du néerlandais par Philippe Noble.

© Dubravka Ugrešić, 2004

© Christian Bourgois éditeur 2020,
pour la présente édition

ISBN : 978-2-267-03252-9

Nota bene

Dans ce roman, tout est fictif : la narratrice, son récit, les situations et les personnages. Même le lieu où se déroulent les événements, Amsterdam, n'est pas trop réel.

Mal du pays ! Tocard, ce mal
Démâsqué il y a longtemp !
Il m'est parfaitement égal
Où me trouver parfaitement

Seule, sur quels pavés je traîne,
Cabas au bras jusque chez moi,
Vers la maison, – plutôt caserne ! –
Qui ne sait pas qu'elle est à moi.

Il m'est égal à qui paraître
Lion en cage, devant quels gens,
Et de quel milieu humain être
Expulsée – immanquablement –

En moi-même, dans l'isoloir
Du cœur. Mal vivre – qu'importe où,
Où m'avilir – moi, ours polaire
Sans sa banquise, je m'en fous !

Même ma langue maternelle
Aux sons lactés – je m'en défie,
Il m'est indifférent en quelle
Langue être incomprise et de qui !

(Du lecteur, du glouton de tonnes
De presse, – abreuvoir de potins...)
Vingtième siècle, c'est ton homme !
Avant tout siècle, – moi, je vins !

Bûche abandonnée sur les dalles
D'une allée, durcie de partout,
Tout m'est égal, les gens se valent,
Et peut-être par-dessus tout –

Égal : ce qui fut le plus cher.
De moi ont disparu d'un coup
Tous signes, dates et repères :
Une âme née on ne sait où.

Mon pays a si peu pris garde
À moi que le plus fin limier,
Sur mon âme – de long en large,
Ne verra rien de familier !

Temple ou maison : vide, personne...
Tout m'est égal, rien à parier.
Mais si sur le chemin buissonne
Un arbre et si c'est – un sorbier...

Marina Tsvetaïeva*
(Traduction d'Ève Malleret)

PREMIÈRE PARTIE

1

« Le paysage du Nord conduit à l'absolutisme, comme le désert. Seulement ce désert-ci est vert et gorgé d'eau. Mais dépourvu de toute autre séduction, de renflements et de rondeurs. Le pays est plat et cette platitude entraîne une extrême visibilité des êtres, visibilité qui se manifeste à son tour dans les comportements. Les Hollandais ne se fréquentent pas, ils se confrontent. Leurs yeux luminescents plongent dans le regard de l'autre et soupèsent son âme. Aucun repli, aucune cachette possible. Même leurs maisons n'en offrent pas. Ils laissent leurs rideaux ouverts et y voient la marque d'une vertu. »

Cees Nooteboom*

Je ne sais pas quand j'en ai pris conscience pour la première fois. À savoir que lorsque j'attendais le tramway à la station, je restais là à fixer le plan de la ville que protégeait une vitre, scrutant les trajectoires

* Toutes les notes sont réunies en fin du volume.

multicolores des autobus et des trams, auxquelles je ne comprenais rien et qui, en cet instant-là, m'intéressaient à peine ; que je me tenais là sans penser à rien, et que soudain me prenait l'envie, surgie de Dieu sait où, de donner un coup de tête dans la plaque de verre, pour me faire mal. Et il me semblait chaque fois que je m'en rapprochais davantage, que j'allais le faire, là, dans la seconde qui suivait...

« Vous n'allez quand même pas faire ça, *camarade* ? » me dirait-il d'un ton légèrement moqueur, et il effleurait mon épaule de son doigt.

Pure imagination que tout cela, bien sûr. Mais cette image fictive est parfois si vivace que j'ai vraiment l'impression d'entendre sa voix et de le sentir toucher mon épaule.

On dit que les Hollandais ne parlent que lorsqu'ils ont quelque chose à dire. Ici, où je vis entourée d'eux, avec lesquels je communique en anglais, ma langue maternelle m'apparaît souvent comme étrangère. Il a fallu que je me retrouve dans un autre pays pour remarquer que mes compatriotes s'expriment dans une sorte de semi-langage, comme s'ils avalaient la moitié des mots, qu'ils recrachaient la moitié des voyelles. Ma langue maternelle me semble alors être prononcée avec effort par quelque invalide ayant des difficultés d'élocution et devant étayer sa pensée la plus simple par des gestes, des grimaces et des intonations. Les conversations entre les gens de mon pays me semblent trop longues, épuisantes et oiseuses.

C'est comme si, au lieu de parler, ils se donnaient des tapes dans le dos avec les mots, qu'ils s'enveloppaient mutuellement d'une bave sonore consolatrice.

Aussi me semble-t-il n'apprendre à parler que depuis que je suis ici. Ce n'est pas facile, à tout instant je cherche à reprendre mon souffle pour ne pas avoir à me confronter au fait que je suis incapable de dire ce que j'ai à dire, à me poser la question de savoir comment s'y prendre avec une langue qui n'a pas appris à dépeindre la réalité ; aussi complexe que la perception de cette réalité puisse être, il faut pouvoir en faire quelque chose, raconter une histoire, par exemple.

Car je suis quand même professeur de littérature.

À notre arrivée en Allemagne, nous nous étions installés à Berlin. C'était le choix de Goran : pour entrer en Allemagne, nul besoin de visa. Nous avions des économies non négligeables, suffisantes en tout cas pour vivre une année entière. Je m'étais très vite débrouillée. Je gardais les enfants d'une famille américaine. Ces Américains me payaient plus que correctement, et c'étaient des gens agréables. J'avais trouvé également un petit boulot, un jour par semaine, à la Bibliothèque nationale où je classais les livres du domaine slave. Comme j'avais une petite expérience du travail de bibliothécaire, qu'outre *notre* langue, je parlais russe et parvenais à me débrouiller dans les autres langues slaves, cela ne présentait pas pour moi de difficulté particulière. On me payait au noir, car il n'y avait pas moyen de faire autrement. Goran, qui était maître de

conférences à la faculté de mathématiques de Zagreb, avait rapidement réussi à se faire embaucher par une boîte d'informatique, mais il avait donné sa démission au bout de quelques mois. Un de ses collègues, qui s'était fait engager par une faculté de Tokyo, l'avait invité à venir le rejoindre, l'assurant qu'il aurait aussitôt du travail. Pendant longtemps, il avait tenté de me convaincre de le suivre. J'avais refusé, arguant que j'étais européenne, et de l'ouest, et qu'ici je demeurerais plus près de ma mère et de ses parents à lui. Ce qui était parfaitement vrai. Mais de vérité, il en existait une autre.

Goran n'arrivait absolument pas à prendre son parti de tout ce qui était advenu. C'était un excellent mathématicien, aimé de ses étudiants, mais bien qu'il pratiquât une science dite « neutre », il avait été pourtant licencié du jour au lendemain. On avait eu beau essayer de le convaincre que c'était normal, qu'en temps de guerre les gens se comportaient toujours de cette façon, que la même chose était arrivée à tant d'autres, à des Croates en Serbie, à des Serbes en Croatie, à des musulmans, à des Croates et à des Serbes en Bosnie, à des juifs, à des Albanais et à des Roms un peu partout dans notre malheureux ex-pays, cela n'avait pu l'aider à s'affranchir de cette amertume mêlée d'apitoiement sur soi-même.

Si Goran l'avait vraiment voulu, nous aurions pu nous en sortir plutôt bien en Allemagne. Il y avait là des dizaines de milliers de personnes comme nous. Les

gens acceptaient d'abord n'importe quel boulot, puis ils finissaient, d'une façon ou d'une autre, par trouver un travail conforme à leurs compétences. Et la vie continuait, les enfants s'adaptaient. Pour notre part nous n'en avons pas, ce qui avait peut-être facilité notre décision. Ma mère et les parents de Goran vivaient à Zagreb. Notre appartement zagrébois, qui nous appartenait à tous les deux, avait été réquisitionné après notre départ par l'armée croate, qui y avait installé la famille d'un de ses officiers. Le père de Goran avait essayé de récupérer nos affaires, tout au moins les livres, mais il n'avait pas réussi. Goran, en effet, était *serbe*, et moi sans doute considérée comme sa *četnikuša*. C'était l'époque où l'on faisait payer très cher le malheur qui s'était abattu sur tous, et à qui vous tombait sous la main, le plus souvent à ceux qui n'y étaient pour rien.

Pourtant, il est apparu que la guerre a réglé nos relations bien mieux que nous n'aurions été capables de le faire nous-mêmes. Goran, qui avait quitté Zagreb dans la ferme intention de *partir le plus loin possible*, a fini par se retrouver le plus loin possible, à Tokyo. Très peu de temps après son départ, j'ai reçu d'une de mes connaissances, Ines Kadić, une invitation à venir enseigner pendant deux semestres le *servo-kroatisch* au département de slavistique d'Amsterdam. Le mari d'Ines, Cees Draaisma, en était le directeur. À ce moment-là, personne d'autre n'était susceptible de se libérer assez vite. J'ai accepté sans prendre le temps de réfléchir une seule seconde.

Le département avait loué pour moi un appartement sur Oudezijds Kolk. C'était un petit canal bordé de quelques maisons seulement, donnant, à l'une de ses extrémités, sur la gare principale d'Amsterdam et se ramifiant, à l'autre bout, telle une feuille de palmier, car il se prolongeait par la Zeedijk, une rue tenue par les Chinois et par Oudezijds Voorburgwal et Oudezijds Achterburgwal, les canaux du Quartier rouge. Ce logement était situé en sous-sol, il n'était pas plus grand qu'une chambre d'hôtel bon marché. Il est très difficile de trouver à se loger à Amsterdam, c'est du moins ce que m'a affirmé la secrétaire du département, et j'en ai pris mon parti. Le quartier me plaisait. Le matin, je m'engageais sur la Zeedijk, en direction de Nieuwmarkt, je m'arrêtais au Jolly Joker, chez Theo ou au Chao Phraya, ces cafés donnant sur le vieux De Waag. Tout en buvant mon café du matin, j'observais les gens qui s'arrêtaient près des étals proposant des harengs, des légumes, des meules de fromage hollandais et des monceaux de viennoiseries fraîches. Dans ce coin, on pratiquait toutes sortes de commerces. Le Quartier rouge commençait là, et l'on voyait aller et venir de petits dealers, des prostituées, des ménagères chinoises, des homos, des drogués, des ivrognes, de vieux hippies, de petits commerçants, des vendeurs et des livreurs, des touristes, des chômeurs, des demi-mondaines, des sans-abri. Et quand le ciel était bas (le fameux ciel hollandais) et pesait de toute sa grisaille sur la ville, je

prenais plaisir à les regarder passer nonchalamment. Tout semblait un peu sale, en marge, comme étouffé, ralenti, interlope, mais aussi réconcilié avec soi en vertu de quelque sagesse supérieure. La faculté se trouvait sur la Spuistraat, à dix minutes à pied de chez moi. Tout dans l'espace était en parfaite harmonie, ou du moins c'était ce qu'il me semblait au début. L'été de la Saint-Martin se prolongea cette année-là jusqu'en novembre, et Amsterdam, si doux, si lent, si chaud, me semblait aussi familier que n'importe quelle ville de la côte adriatique hors saison.

J'avais entendu l'histoire de cette Bosniaque à Berlin, avant de venir ici. Sa famille tout entière s'était retrouvée en exil : ses enfants, son mari, les parents de celui-ci... Puis le bruit avait couru que les autorités allemandes allaient renvoyer les réfugiés chez eux, en Bosnie. Redoutant ce retour imposé, elle avait demandé à sa doctoresse de lui délivrer une fausse ordonnance afin de lui permettre d'être admise en hôpital psychiatrique. Durant le séjour de deux semaines qu'elle y fit, le goût de la liberté lui sembla si fort et si enivrant qu'elle décida de ne rentrer à aucun prix. Elle s'est perdue, elle a disparu, elle a changé d'identité, allez savoir ce qui lui est arrivé, mais elle n'est jamais revenue auprès des siens.

Des histoires semblables, on m'en a raconté des dizaines. Pour de nombreuses personnes la guerre fut synonyme de perte, mais elle a aussi donné à d'autres une bonne raison de rejeter leur ancienne vie pour

en commencer une nouvelle. La guerre a vraiment changé le destin des gens. L'asile de fous voire même la prison ou le tribunal sont soudain devenus des hypothèses envisageables.

Je n'étais pas sûre de savoir où j'en étais sur ce point. Peut-être que moi aussi je cherchais un alibi. Je ne possédais pas le statut de réfugiée, mais comme les réfugiés, je n'avais pas où rentrer. C'était du moins ce que je ressentais. Peut-être que j'avais, comme tant d'autres, fait mien le malheur d'autrui pour avoir, à mes propres yeux, une excuse excluant le retour. D'autre part, le démantèlement du pays et la guerre n'avaient-ils pas causé mon malheur, n'était-ce pas la raison pour laquelle j'étais partie ? Je ne sais pas. Je sais seulement que j'ai quitté mon chez-moi depuis longtemps et que je ne suis arrivée nulle part. Quand Goran s'en est allé, j'ai éprouvé du soulagement mêlé de peur et d'un fort sentiment de perte. Car soudain je me suis retrouvée toute seule, avec un bagage professionnel déprécié et des économies qui ne me permettraient de tenir que quelques mois encore. J'étais spécialiste des langues slaves du Sud. Forte de mon doctorat sur l'usage du dialecte kaïkavien* chez certains auteurs croates et de mes quelques années d'enseignement à l'École normale de Zagreb, je me retrouvais à Amsterdam. On m'y payait pour souffler un peu. Ce que je ferais ensuite, je l'ignorais.

- p. 209 : Wisława Szymborska, « Fin et début », dans *De la mort sans exagérer*, *op. cit.*
- p. 211 : U retourné : première lettre du mot Ustaša, parti fasciste croate. Sous la direction d'Ante Pavelić, il créa l'État indépendant croate (NDH), qui fit régner la terreur en Croatie de 1941 à 1945.
- p. 242 : Držić : écrivain croate de Dubrovnik (1508-1567), dont la langue est particulièrement difficile.
- p. 257 : Allusion à un conte populaire.
- p. 271 : Ivana Brlić-Mažuranić, « Comment Potjeh chercha la vérité », dans *Contes du passé*, 1916.
- p. 277 : Capitaine Leši est une référence à un film de partisans yougoslave sorti en 1960. Le héros, le capitaine Leši, est un capitaine Partisan albanais du Kosovo.
- p. 295 : « Stepping Razor », paroles de Joe Higgs, chanson popularisée par Peter Tosh.
- p. 296 : August Šenoa, *Branka*, 1881. Non traduit en français.
- p. 310 : Du Vardar à Triglav : autrement dit, de la Macédoine du Sud à la Slovénie du Nord.
- p. 323 : Lewis Carroll, *Alice in Wonderland*, Londres, Macmillan, 1865.
- p. 341 : *Catch 22* : film comique de Mike Nichols. Dans une base américaine en Méditerranée, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, une suite de péripéties loufoques dans un climat antimilitariste exacerbé.
- p. 341 : Ferida Duraković, « Poème sans titre », *op. cit.*
- p. 344 : Dayton : ville des USA où fut conclu, sous la pression de Bill Clinton, l'accord entre Milošević, Tuđman et Izetbegović qui mit fin à la guerre en Bosnie (1995) et y instaura une nouvelle structure d'État.
- p. 355 : Frank L. Baum, *Le Magicien d'Oz*, traduction de Didier Sénécal, Paris, Pocket, 2015.
- p. 363 : August Šenoa, *Branka*, *op. cit.*
- p. 380 : Ces malédictions sont empruntées à l'héritage populaire des nations et des nationalités de l'ex-Yougoslavie.



Le Ministère de la douleur Dubravka Ugrešić

Cette édition électronique du livre
Le Ministère de la douleur de Dubravka Ugrešić
a été réalisée le 24 août 2020
par Christian Bourgois éditeur.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267032482
ISBN PDF : 9782267032529
Numéro d'édition : 2471